



Nouvelles rencontres avec la plante

*Vingt-troisième séminaire annuel
d'ethnobotanique du domaine européen*

Jeudi 2, vendredi 3 et samedi 4 octobre 2025

Salagon, musée et jardins - 04300 Mane - 04 92 75 70 50 - <http://www.musee-de-salagon.com>



Soutenu par



Présentation du Séminaire annuel d'ethnobotanique du domaine européen du Musée de Salagon

Le musée départemental de Salagon, ethnopôle régional situé à Mane (Alpes-de-Haute-Provence) est un lieu d'étude et de documentation tourné vers les relations sociétés/nature. Salagon est composé d'un musée d'ethnographie et de plusieurs jardins consacrés à des thèmes majeurs de l'ethnobotanique.

Lancé en 2001, le séminaire annuel d'ethnobotanique se poursuit chaque année, grâce au soutien renouvelé du Ministère de la Culture (Délégation à l'inspection, la recherche et l'innovation (DIRI, Direction générale des patrimoines) et du Département des Alpes-de-Haute-Provence.

Chaque année, la session fait l'objet de communications et de discussions. Cette année, le séminaire aura lieu les jeudi 2, vendredi 3 et samedi 4 octobre.

La thématique centrale est l'ethnobotanique du domaine européen, avec une visée plus particulière sur le domaine méditerranéen, mais le propos peut également porter sur des régions plus lointaines, permettant ainsi le comparatisme.

Cette année le séminaire s'intitule : « Nouvelles rencontres avec la plante ».

Il est ouvert à toute personne disposant déjà de bases en ethnologie et/ou en botanique, ou motivée par un projet de recherche personnel, dans tous les cas, impliquée par un investissement prioritaire dans les thématiques abordées au cours des journées.

Les responsables scientifiques du séminaire

Responsables scientifiques :

Élise Bain, ethnologue et coordinatrice du séminaire, Musée de Salagon.

Antonin Chabert, ethnologue et directeur du Musée de Salagon, chercheur associé à l'IDEAS (CNRS-UMR 7307).

Jean-Yves Durand, ethnologue, CRIA-UMinho (Portugal).

Raphaëlle Garreta, ethnologue, Conservatoire botanique national des Pyrénées et Midi-Pyrénées.

Pierre Lieutaghi †, ethnobotaniste et écrivain.

Pascal Luccioni, maître de conférences de grec, Université Lyon III – HiSoMA.

Pauline Mayer de Boisgelin, ethnologue et ethnobotaniste, chercheuse consultante.

Danielle Musset, ethnologue, ancienne directrice du Musée de Salagon.

Nouvelles rencontres avec la plante

« Avouons-le, nous aussi nous avons eu envie d’y croire » écrit la rédactrice en chef du magazine scientifique *Epsilon* (Fontez, 2024, p. 3), dans un numéro intitulé « La vie secrète des arbres. La théorie s’effondre ». La théorie dont sont présentées les récentes critiques (Pihen, 2024) apparut en 1997 avec un article d’une équipe dirigée par Suzanne Simard, consacré à la communication de nutriments entre arbres d’espèces différentes par un réseau fongique souterrain (Simard *et al.*, 1997). Le titre de la revue *Nature*, *The wood wide web*, évoquant une « toile » de communication à l’échelle de la forêt, connut un succès mondial. En 2015, le livre de Peter Wohlleben, *La vie secrète des arbres*, relança l’intérêt du public. Selon cet ingénieur forestier allemand, outre la transmission de nutriments, les arbres, formant des communautés autour de « parents-arbres », s’entraident par des signaux électriques et des odeurs les informant sur des situations de stress dont, sensibles à la douleur, ils développent une mémoire. Critiqué pour des surinterprétations abusives de travaux sur des formes de symbiose, de sensibilité et de communication végétales, l’ouvrage devint néanmoins un *best-seller* mondial décliné en versions enfantines, en bande dessinée, en documentaires...

En 2022, dans *À la recherche de l’arbre-mère*, Simard revient sur le cheminement qui informa sa vision de la forêt en tant que famille organisée autour d’« arbres-mères », les plus vieux et puissants, qui connaissent leurs descendants, leur apportent nourriture et eau, les avertissent de dangers. Le sous-titre indique que l’ouvrage fait « découvrir la sagesse de la forêt », douée de sensibilité, organisée en société. Un film montrant que « les arbres pourraient nous sauver » doit suivre ce nouveau succès phénoménal. Pour Pierre-Henri Gouyon, biologiste au Muséum, « L’hystérie collective suscitée par ce sujet est pénible » (Pihen, 2024, p. 22). Et de plus en plus de scientifiques, qui travaillèrent parfois avec Simard (Karst *et al.*, 2023), contestent ses méthodes et ses interprétations.

Humanité et végétalité

S’il n’appartient pas au séminaire d’ethnobotanique de Salagon de trancher, il lui revient de porter le regard sur le retentissement des idées de Simard ou de Wohlleben et sur les réactions qu’elles suscitent. En fait, leur visibilité médiatique se développe dans le contexte de la montée en puissance d’une variété de discours qui proposent de repenser la place de l’espèce humaine dans le monde et, pour certains, de questionner fondamentalement les conceptions à ce sujet qui forment les cadres du savoir scientifique institué dans les « sociétés occidentales ». Parler de « Nouvelles rencontres avec la plante » fut suggéré par Pierre Lieutaghi, dont les travaux ethnobotaniques sont à l’origine du séminaire. Avant sa disparition en novembre 2023, il confiait trouver étrange, alors que l’humanité n’a jamais autant « défait la réalité » (autant par la surexploitation que par la « surexplication » ; Lieutaghi, 2020), qu’émergent aujourd’hui une telle volonté de se rapprocher du vivant et tant de discours minimisant, voire annulant la distance ontologique entre humains et autres êtres vivants. Pourquoi, dans ce qui n’est peut-être qu’une compensation de notre délaissement de la « nature », voit-on s’opérer en particulier une mutation de la perception du végétal ? Ce n’est d’ordinaire pas d’un chêne ou d’une carotte sous cellophane qu’on suggère qu’il ne lui manque que la parole. Mais, après l’avoir surexploitée et faite extérieure à nous, nous voulons voir la plante comme égale et lui faisons perdre son altérité. Comment attribue-t-on aujourd’hui humanité aux plantes et végétalité aux humains ? Cette session attend donc des contributions exposant de *nouvelles* rencontres avec la plante observées dans le présent.

Mais, au long de l’histoire, divers moments montrent aussi qu’un mode dominant de relation au végétal a pu être recomposé plus ou moins sciemment (Velut, 2000). On n’a aucune trace des

jardins suspendus dont Hérodote, qui aurait visité Babylone, ne parle pas plus que les sources cunéiformes. Réels ou imaginés par des auteurs grecs et latins, ils sont un signe de l'importance du végétal dans la civilisation perse : pour la dynastie achéménide, le Grand Roi, garant de la pousse des végétaux, doit être un « bon jardinier » (Briant, 1996, p. 245-251). Cette « culture du jardin » perse put séduire des Grecs qui « sanctifiaient » des couverts végétaux adjacents à leurs temples (le bois de Dodone, les oliviers sacrés à Athènes). Ulysse fut ravi par les jardins de Calypso ou du roi des Phéaciens et retrouva son père travaillant dans le sien. Du monde hellénistique, le thème du jardin *paradeisos* passa à Rome (Grimal, 1943 ; Morvillez, 2014) où les représentations végétales dans la peinture et la statuaire purent jouer un rôle dans la propagande impériale d'Auguste (Sauron, 2000).

Les mythologues du XIX^e siècle, comme Wilhelm Mannhardt ou James Frazer, voyaient des survivances millénaires des cultes préchrétiens des forêts et des champs dans l'attribution de capacités humaines ou surnaturelles notamment aux arbres ou aux céréales. Mais les fleurs seront l'objet d'un rejet puritain par le christianisme primitif (puis l'Islam) avant leur *come-back* dans les mille-fleurs du Moyen Âge tardif, mené notamment par la rose, jusqu'à ce qu'elles reviennent au premier plan dans les arts de la Renaissance (Goody, 1993). La redécouverte des textes écrits par Théophraste entre les IV^e et III^e siècles avant notre ère relança alors l'étude de la botanique. C'est aussi quand s'affirma, en Europe, la culture de fleurs pour orner l'habitation et ses abords, origine de la floriculture intensive contemporaine globalisée, comme la rosiculture au Kenya (Chansigaud, 2014). Les techniques de reproduction mécanique permirent la diffusion de « florilèges » illustrés qui favorisèrent un tel engouement pour la tulipe, venue en Europe via le jardin de Soliman le Magnifique, qu'en résulta la première bulle spéculative de l'histoire du capitalisme, vers 1635. De toutes les nouvelles rencontres des XVI^e et XVII^e siècles avec des espèces végétales, on connaît surtout quelques-unes de celles qui enrichirent le plus l'alimentation des Européens (pomme de terre, maïs, cacao...) et leurs pratiques psychotropes (tabac), tandis que l'origine américaine d'autres (haricots, cucurbitacées...) est plus oubliée même lorsqu'elles sont devenues emblématiques d'une identité gastronomique nationale, comme la tomate en Italie. Qui en Inde ou en Thaïlande admet que le piment y était inconnu il y a quelques siècles ?

Quelles furent, autrefois, les modalités de ces nouvelles rencontres ? Distingue-t-on des traits spécifiques dans les dynamiques socio-économiques et les implications culturelles des rencontres ou des familiarisations avec des plantes alimentaires ou décoratives qui ont lieu aujourd'hui, dans les attitudes de résistance qu'elles peuvent susciter ? De l'agrobusiness aux réseaux alternatifs, qui influe sur ces évolutions ? Qu'a fait l'avocat (*Persea americana*) pour soudainement déborder de la gastronomie tex-mex ? Comment le tamarillo (*Solanum betaceum*) devient-il omniprésent sur les marchés paysans du nord du Portugal après n'avoir été vendu qu'à prix d'or au rayon des fruits exotiques des hypermarchés ? S'il est si bon « contre le cancer », selon les marchandes, pourquoi le kumquat (*Fortunella margarita*), pas moins antioxydant, ne suit-il pas le même chemin ?

Ce qui est désormais appelé « l'échange colombien » (Crosby, 1972) ne s'est pas limité à des mouvements, délibérés ou fortuits, d'espèces végétales ou animales et de micro-organismes entre l'Europe et les Amériques. Il concerna aussi l'Afrique, avant que l'expansion européenne n'élargisse au reste du monde les trajectoires intercontinentales de nombreuses cultures de rapport : canne à sucre, café, tabac, cacao, bananier, ananas, hévéa... Ces déplacements furent concomitants de mouvements humains, certains volontaires (parfois suscités par une situation difficile dans le pays de départ) mais surtout forcés. Les rencontres entre des populations indigènes déplacées ou des personnes esclavisées et certaines plantes furent la condition et le moyen de l'instauration d'un système agricole, héritier du modèle latifundiaire antique, qui sera un élément essentiel de la révolution industrielle (par la production de matières premières à fort potentiel de haute valeur ajoutée) et du système-monde impérialiste (par l'instauration d'asymétries économiques globales). La plantation ne recourt plus aujourd'hui ouvertement à l'esclavage *stricto sensu* mais, reposant sur une simplification environnementale monoculturale, un productivisme drastique exigeant un recours intense aux intrants phytosanitaires et de croissance, et la minimisation des coûts de main d'œuvre,

ses avatars contemporains ont toujours d'incommensurables conséquences environnementales et sociales (Holmes, 2024).

À ce sujet, les notions de « plantationocène » ou « capitalocène » (Haraway, 2015 ; Chao, 2022 ; Barua, 2023) veulent préciser celle d'« anthropocène » (toujours plus utilisée par les sciences sociales bien qu'encore discutable pour la géologie) : un nouvel âge terrestre causé par l'intensification des activités extractives humaines, notamment sur le végétal, à partir du point d'inflexion des modes d'exploitation coloniaux. Quoi qu'il en soit, les effets du système plantationnaire ne se limitent pas aux tropiques. Dans les régions (encore un peu) tempérées, lorsque certaines opérations ne peuvent être mécanisées, la rentabilité des monocultures exige une main-d'œuvre saisonnière précaire, souvent immigrée, en situation illégale, parfois prise dans une « servitude pour dettes » (sur le « cauchemar des migrants » dans les fermes britanniques, voir Zaugg, 2025). Les exemples européens ne manquent pas : viticulture, fructiculture, maraîchage... Les rencontres alimentaires avec certaines productions végétales peuvent être précédées de confrontations (de classes, de genres, de catégories ethno-raciales) moins agréables qu'occulent les discours commerciaux.

En fait, les consommateurs n'ont souvent pas conscience de rencontrer nombre de productions de l'agrobusiness contemporain, parce que le lien entre la plante et l'aliment n'est pas immédiat (combien de grands-parents sont effarés par des têtes blondes ne sachant pas d'où viennent les frites ?) ou qu'une ultratransformation oblitère toute origine végétale. L'invisibilisation de plantes et de modes de culture qui sont pourtant des éléments majeurs de certains paysages peut découler aussi de critères esthétiques ou affectifs. Sur l'autoroute des vacances, la possibilité d'une rencontre avec l'olive de Nyons est pointée par un hideux panneau marron mais, plus au nord, rien ne signale les immensités céréalières sélectivement désherbées. Et, aux États-Unis, l'identité nationale a du mal à intégrer que le soja occupe désormais plus de surface que le maïs, production emblématique de l'Amérique du nord, dont la rencontre avec les « pèlerins » du Mayflower a été mythifiée dans la célébration annuelle de Thanksgiving. Alfred Hitchcock ferait-il aujourd'hui attaquer Cary Grant par un avion sulfateur dans un immense champ de soja ? Il est des plantes qu'on veut nous faire rencontrer, d'autres qu'on ne rencontre pas, ou qu'on ne veut pas rencontrer.

Intimités

Ces mises à distance ne sont possibles que parce que, au contraire, la rencontre de travailleurs agricoles avec des plantes prend la forme d'une proximité totale, permanente ou saisonnière. Des anthropologues abordent de telles situations en termes d'« intimités plantes-personnes » (Bastos, 2024). Une telle approche de l'enchevêtrement de vies humaines et végétales appliquée aux cas de la canne à sucre et de l'ananas entre Madère, les Açores et Hawaï met ainsi en lumière la racialisation des travailleurs. Appuyé sur l'expansion simultanée de la colonisation et l'élaboration de justifications pseudo-scientifiques du racisme au XIX^e siècle, ce processus s'est en fait prolongé au-delà de l'abolition de l'esclavage. D'un tel point de vue, les plantations permettent aux plantes non seulement de rencontrer mais de « domestiquer » et « produire les humains » autant que le contraire (Bastos, 2024, p. 14). Une telle idée est un indice du renversement qui s'opère désormais dans le regard que diverses disciplines aussi bien qu'une part croissante de la population portent sur le végétal, permettant de penser que nous vivons de nouvelles rencontres avec la plante. L'approche scientifique moderne instituée au XIX^e siècle, distanciée, objectivante, classificatrice, n'est désormais plus hégémonique. On voit qu'est en même temps mise en doute l'attitude d'Aristote qui assigne aux plantes un statut d'être certes vivant mais, en quelque sorte, moins vivant que les animaux car dénué de mobilité, de volonté, d'intelligence, d'individualité, de sentience (capacité à éprouver des émotions, à avoir des expériences vécues)... (Hiernaux, 2020 et 2021).

L'apogée du colonialisme, entre XIX^e et XX^e siècle, s'articula avec l'industrialisation et le scientisme de la même période pour imposer un regard utilitariste sur les plantes, particulièrement celles nouvellement rencontrées. S'affirma alors *La colonisation du savoir* (Boumediene, 2016), notamment du savoir médicinal, lancée dès le début de la conquête européenne des Amériques.

C'est dans cet esprit qu'Auguste Chevalier créa la *Revue de botanique appliquée et d'agriculture coloniale* en 1921. La bioprospection intègre-t-elle désormais des considérations découlant de nouvelles conceptions de la végétalité, dont celles en vigueur dans les communautés humaines chez lesquelles elle entend puiser ses ressources ? Et, puisque Salagon est autant un ensemble de jardins botaniques qu'un musée, par-delà les questions liées à la constitution des jardins botaniques coloniaux (Blais, 2023) et toutes celles – nombreuses et profondes – qui travaillent aujourd'hui la muséologie, comment ces conceptions sont-elles prises en compte par qui a la garde de collections vivantes (Gradhiva, 2024) ?

Dans les collections d'art sont patentes les fluctuations des attitudes à l'égard du végétal, les variations des modes ou du « langage » des fleurs (Chansigaud, 2014 ; Zhong Mengal, 2021). Il suffit de penser à la forêt des romantiques, aux champs des peintres de Barbizon, aux jardins de nombreux impressionnistes, aux préraphaélites britanniques, à l'Art Nouveau... La résurgence des thèmes végétaux à la Renaissance est fameusement illustrée par les portraits composites d'Arcimboldo, dont le succès éclipsa le reste d'une œuvre conventionnelle. Des dispositifs allégoriques similaires sont courants dans l'art contemporain : on ne compte plus les figurations humaines plus ou moins réalistes composées en tout ou partie d'éléments végétaux. La présence végétale dans les arts visuels est d'ailleurs aujourd'hui considérable, aussi bien dans le land-art que dans les démarches conceptuelles (c'est bien un végétal que *Comedian*, de Maurizio Cattelan, présente fixé sur un mur par du ruban adhésif) ou dans celles qui conservent des préoccupations esthétiques, parfois réactualisant des techniques anciennes, comme la photographie anthytypique. Entre une multitude d'exemples possibles, l'œuvre de Vivian Suter montre comment la plante peut être prise comme motif, thème ou sujet de la représentation mais aussi en tant que support, outil ou encore matériau chromatique ou plastique. Élaborées sans châssis à l'air libre dans la forêt du Guatemala, laissées aux « éléments », souvent peintes des deux côtés, ces toiles peuvent porter la présence ou l'action du végétal, mais aussi de micro-organismes, d'animaux, de la pluie... On est là aussi loin du végétal dans la « nature morte » (dont *La grande touffe d'herbe* de Dürer est l'une des origines) que dans la tradition paysagère. Les toiles de Suter sont présentées en un très grand nombre (environ 500 pour l'exposition *Disco*, programmée au Palais de Tokyo en 2025) qui oblige à une sélection de celles qui sont vues en entier tandis que les autres sont en partie occultées ou suspendues en groupes serrés laissant deviner leurs bordures. Permettant hybridations, réorganisations instables et lectures multiples, l'œuvre s'agence sur un modèle organique et intègre un rapport au temps, comme le végétal qui inspire sa création et permet sa matérialisation.

Inhérente à la plante en tant qu'être vivant, la temporalité est abordée par nombre d'artistes, que ce soit par une médiation audiovisuelle ou par un travail direct sur (avec ?) des végétaux dont la vie peut être observée, accompagnée, contrainte, intégrée à « l'œuvre »... Il est pertinent pour un séminaire d'ethnobotanique d'observer comment ces rencontres entre des artistes et des plantes expriment le renforcement des vues qui prêtent au végétal et à l'ensemble des « non-humains » (vivants ou non) une capacité d'action sur des systèmes sociaux dont ils sont partie intégrante – d'où la nécessité de « repeupler » avec eux les sciences sociales. Reposant sur la négation de dualités (nature/culture, corps/esprit, objet/sujet...) qui sont au fondement de la pensée des Modernes, les propositions d'une anthropologie « au-delà de l'humain » (Kohn, 2017), à partir d'autres ontologies, d'autres manières d'être au monde, dont les représentants majeurs en France sont Bruno Latour et Philippe Descola, ont des implications épistémologiques, éthiques et politiques considérables, suscitant d'amples débats universitaires (Keck *et al.*, 2015) et une couverture médiatique relativement dense.

Rencontres du troisième type

Ces idées sont-elles appropriées et activées dans la vie quotidienne ? Comment qui s'adonne à une activité de cueillette les interprète et les intègre éventuellement dans sa relation à la « ressource » végétale (Mayer, 2015 ; Julliand *et al.*, 2019) ? Et les fleuristes ? La vitiviniculture s'accommode-t-elle de l'animisme (Mariani, 2024) ? Une ethnographie des botanistes menée par

une botaniste (Magnanon, 2015) montre-t-elle que la loupe approche ou met à distance ? Pourquoi ce mycophile croisé au coin d'un bois était-il si enthousiaste au sujet du livre d'Anna Tsing (2017), *Le Champignon de la fin du monde* ? Combien d'acquéreurs de *Comment pensent les forêts* ? (Kohn, 2017) espèrent y retrouver les idées de Wohlleben plutôt que de touffues analyses de théories de la représentation ? La remise en cause du naturalisme moderne par Descola ou le perspectivisme proposé par Eduardo Viveiros de Castro (2021) à partir de l'ethnographie amazonienne ont-ils des échos au sein de l'ensemble flou de qui se dit ethnobotaniste ?

Car l'injonction à être résolument non-moderne oblige à « revisiter » l'ethnobotanique « pour tout simplement la dissoudre afin d'ouvrir ce champ anthropologique de la recherche à de plus vastes perspectives que celles développées depuis sa naissance, à savoir l'utilitarisme et la taxonomie » (Laplante et Brunois-Pasina, 2020, p. 21), approches liées à un « regard de surplomb », « obsolète », sur les savoirs locaux qui doit être substitué par un renouvellement du dialogue de l'anthropologie et des sciences de la nature (Bertrand, 2018). Mais considérer que les plantes, loin d'être seulement domestiquées, co-agissent avec les humains et les « produisent » dans une « plante-anthropo-genèse » (Bastos et Heath, 2024) est-il vraiment beaucoup plus qu'une réélaboration d'idées autrefois proposées par André-Georges Haudricourt (1962) ? Une approche de la domestication des animaux en tant que technique reposant sur « un jeu sur la distance », entre personnification et réification (Ravis-Giordani, 1993), n'aurait-elle aucune pertinence à propos des plantes ? La théorie classique, élaborée par Gordon Childe, voulait que les premiers essais de cultures aient résulté de la mise à profit, pour la sécurité alimentaire du groupe, de semences fortuites, suivies de sélection, de graines collectées par des chasseurs-cueilleurs. Pour Nissim Amzallag (2023), un vaste ensemble de données pluridisciplinaires indique plutôt que, quelque trois millénaires avant toute visée utilitaire, une première domestication résulta de vues cosmologiques liant les forces vitales des défunts et les plantes poussant sur les sépultures où elles bénéficiaient d'apports nutritifs. Il équilibre le rôle de leurs propriétés et celui des intentions humaines dans la domestication. L'approche biosociale suivie par des auteurs qui parlent de « fin de la domestication » montre animaux et plantes « s'adaptant aux humains autant que les sociétés humaines prirent forme en fonction des animaux et des plantes qu'elles incorporèrent » (Stépanoff et Vigne, 2018, p. 2) dans des « communautés hybrides ».

Ces questions peuvent-elles être restreintes au végétal ou doivent-elles être élargies aux animaux, à la « nature » ou à tous nos liens « au-delà de l'humain » (Stépanoff, 2024) ? Dans le cas de l'art, une rapide recherche en ligne est suffisante pour mettre en évidence l'actuelle prolifération de projets et interventions de tout ordre, de toute portée et, disons-le, de tout intérêt, qui, revendiquent d'être motivés par le végétal. Or, même lorsqu'il s'agit « d'abandonner toute vision anthropocentrique » afin de « créer une intimité avec la flore », de « montrer l'action des plantes », d'« interagir avec le végétal », etc., on note de grandes difficultés à ne pas évoquer le désir plus général de « se reconnecter avec la nature ». Il semble que rares sont les créateurs qui assumeraient aujourd'hui la botanophobie et la lithophilie de Roger Caillois ou de Jean-Paul Sartre, qui écrit dans *La nausée* que les minéraux sont « les moins effrayants des existants » (sur l'horreur du végétal dans la littérature, voir Larmagnac-Matheron, 2022a).

Est-ce bien, *spécifiquement*, de rencontres avec le végétal que l'on veut parler, ou plutôt avec le paysage, les saisons, les animaux, la nature, le vivant ? Duquel de ces aspects est-il le plus question dans l'énorme corpus littéraire consacré à des retraites rustiques qui va de *Walden ou la vie dans les bois* (Thoreau, 2017 [1854]) à *Encabanée* (Filteau-Chiba, 2018) ou *Par la force des arbres* (Cortès, 2020), en passant par *Bambois la vie verte* de Claudie Hunzinger (1973 ; par ailleurs plasticienne, dont l'exposition *V'herbes* passa par Salagon en 2004) ? Les écospiritualités ou le courant écopoétique naissant en littérature ne se limitent pas à une inspiration végétale. Quelle place est réservée à la plante dans le manuel *Comment chier dans les bois* ? (Meyer, 2001) ? Dans une série sur « L'art en quête de transcendance », *Le Monde* publie un article sur les œuvres permettant de « communier avec la nature et le vivant », pas avec le seul végétal (Lequeux, 2024). Kohn (2017) annonce s'intéresser à « comment pensent les forêts », mais il considère beaucoup plus certains animaux que le végétal ou une entité « forêt ». Il existe des tentatives de définir des règles

éthiques (Kallhoff *et al.*, 2018) et juridiques (Stone, 2017) spécifiques pour orienter nos rapports aux plantes mais outre qu'il est devenu plus commun, sous l'aiguillon de l'antisépisme, de considérer que les animaux sont des sujets politiques et de droit, ce sont bien maintenant des approches holistes du droit de l'environnement, de la nature, des non-humains, de la Terre, etc. (selon les prémisses idéologiques et théoriques ; Hermitte, 2011 ; Cullinan, 2011 ; Hillebrecht *et al.*, 2017) qui sont les plus nombreuses. Les « bonnes questions » que Vinciane Despret (2012) suggère que l'on pose aux animaux ne pourraient-elles l'être aux végétaux ? N'y aurait-il pas des manières de faire territoire, d'habiter en plante comme elle montre qu'il en est d'*Habiter en oiseau* (Despret, 2019) ? Depuis l'histoire de l'art, Estelle Zhong Mengal (2021) appelle à une conversion du regard vers « le point de vue du vivant ». Et c'est à une « diplomatie » avec tout celui-ci, encore qu'elle parle beaucoup plus d'animaux, qu'encourage la philosophie de Baptiste Morizot (2016, 2020).

Loin d'être chassé par cette avalanche de nature qui le dilue dans le vivant, le végétal revient au galop. Les sciences sociales pensent avoir identifié un « tournant végétal » : la multiplication des recherches traduirait les nouvelles rencontres entre la société et les plantes, corrigeant une longue négligence zoo- et anthropocentrée invariablement soulignée dans les considérations préliminaires des désormais foisonnantes approches anthropologiques ou philosophiques du végétal (entre autres Coccia, 2016 ; Hiernaux, 2020 ; Laplante et Brunois, 2020 ; Marder, 2021). Et l'ethnobotanique persiste à échapper à l'englobement dans une ethnobiologie qui reste étroitement universitaire. Le succès du séminaire depuis 2001 est en lui-même un signe méritant une attention réflexive.

Il est vrai que, pas plus bête que les arbres, tout le peuple végétal leur emboîte le pas. Il faut dire que *Philosophie magazine* (2022) suggéra de « vivre et penser » comme eux. Et une foule d'autres revues n'est pas en reste : « Comment les plantes se parlent pour survivre », « L'intelligence [ou la vie] secrète des plantes », « Les plantes sont-elles intelligentes ? », « Elles dialoguent, séduisent, pensent... ». On leur attribue la vue, le toucher, l'ouïe, l'olfaction, l'apprentissage, la mémoire, le sens de l'entraide, la capacité de communiquer une alarme, de prendre des décisions (comme, autrefois, la mandragore). Précédée dès les années 1970 par une *Vie secrète des plantes* publiée par deux passionnés de paranormal (Bird et Tompkins, 1975), la séduction opérée par les thèses de Wohlleben sur les arbres s'est étendue à tout le végétal, relayée par la publication de *L'intelligence des plantes* par Stefano Mancuso et Alessandra Viola (2018), qui proposent l'élaboration d'une neurobiologie végétale.

Le mot « synapse » apparaît dès la troisième page du livre de Simard, à propos des relations entre mycélium et radicelle. Mais, en principe, il n'y a synapse qu'entre deux cellules nerveuses ou une cellule nerveuse et d'un autre type, ce que mycélium et radicelle ne sont pas. Outre des questions de méthode, ce sont de telles analogies, abondant dans la neurobiologie végétale (à commencer par ce nom), que critiquent d'autres biologistes qui veulent garder la tête froide quand ils se demandent où les plantes ont la leur (Philippe, 2019 ; Selosse, 2024) ou à quoi elles pensent (Tassin, 2016). Les sciences sociales, par contre, prennent parfois rapidement pour argent comptant des affirmations allant dans le sens de leur poil théorique. On voit ainsi érigées en argument (Lawrence, 2022) les conclusions de Monica Gagliano (2018) sur les manifestations d'apprentissage et de mémoire par la sensitive (*Mimosa pudica*) et le pois cultivé (*Pisum sativum*), pourtant loin d'être admises en biologie (Biegler, 2018 ; Markel, 2020). Et dans certains textes anthropologiques sur les interactions humains-végétaux, il n'est pas facile, c'est le moins qu'on puisse dire, de savoir où se situent les mots société, intentionnalité, comportement, action, réaction, affinité, affect, intimité, travail, rencontre, coopération, etc., entre signification précise, analogie approximative et métaphore échevelée.

Voir là une « pseudo-botanique-anthropocentrée-fusionnelle » (Lieutaghi, 2020, p. 82) empêche-t-il forcément d'y trouver des tentatives valides de régénérer la pensée par les plantes (Marder, 2021), de remettre en perspective les vieilles images philosophiques de l'homme-machine et de l'homme-plante, de réélaborer rien moins que les notions de conscience, de cognition et d'intelligence (Bertrand, 2018 ; Coccia, 2016 ; Tassin, 2018), outre la place des humains dans le monde et les rôles respectifs de la physiologie non-humaine et des techniques dans l'évolution des sociétés (Amzallag, 2023) ? Vaste programme... dont Quentin Hiernaux (2020) fait une utile

synthèse. Le séminaire attend donc des contributions sur ce que nous font et ce que nous font faire les plantes que nous rencontrons.

Car, en dépit de l'avancée de vues nouvelles, le naturalisme de nos sociétés semble encore juger que « Si l'animal est l'autre de l'humain, le végétal est l'autre de cet autre » (Hiernaux, 2021, p. 8) et, dans l'immense foule des non-humains, à le marquer d'une altérité foncière. Pour la philosophe Florence Burgat (2020), celle-ci est inhérente à l'impossible individuation de la plante. En littérature, notamment destinée aux enfants, l'anthropomorphisme et la personnalisation sont ainsi moins souvent appliqués à des plantes qu'à des animaux (avec lesquels il est vrai que nous avons plus de similitudes morphologiques). Pascal Luccioni (2020, p. 51 et 52) indique qu'« On devient vite plante dans la vieille forêt du mythe » et que « les métamorphoses végétales sont particulièrement courantes dans la culture grecque » mais que « la transformation d'un être humain en plante est plutôt marginale aujourd'hui ». Les rares cas contemporains qu'il trouve de phytomorphisations d'humains, comme Plantman, qu'en 1963 les Studios Marvel firent quitter le laboratoire d'un botaniste travaillant sur l'intelligence des plantes, sont peut-être le signe d'un renversement de tendance.

Prêt à suivre un Rousseau passionné de botanique qui affirmait « Je vais devenir plante moi-même », un large lectorat s'intéresse désormais aux considérations philosophiques sur le « devenir-plante » (Larmagnac-Matheron, 2022b ; Marder, 2020) ou aux fictions en tout genre comme *L'arbre sans fin* (Ponti, 1992), *L'arbre-monde* (Powers, 2018), *L'empreinte de toutes choses* (Gilbert, 2014), *Mousse* (Modick, 2021 [1984]), *Éden* (Bretin et Bonzon, 2006), autour sinon de rencontres, au moins de proximités végétales. Autrefois simples motifs, les racines, rhizomes, arborescences, efflorescences, etc., deviennent des modèles pour la pensée et la création (Cazalas et Froidefond, 2014). Dans une série du *Monde* sur « les affinités végétales », Georges Vigarello (2018) relève que « Chaque accentuation historique de l'artificialisation réveille une accentuation historique de la "nostalgie". Les revendications traversent le temps : des rousseauistes aux écologistes, de la préindustrialisation à la postindustrialisation ». Les nouvelles rencontres avec la plante seraient-elles un éternel retour ? L'idéologie vichyste du « retour à la terre » lança le remembrement des campagnes françaises. Mais c'est aujourd'hui par une observation de « la vie sociale des haies » qu'est menée une enquête sur « l'écologisation des mœurs » (Magnin, 2024).

Les expressions de cette écologisation sont en effet souvent nostalgiques. Le sentiment d'une perte de proximité avec « la nature » est général : nos grands-mères savaient... Il va de soi que, hormis l'alimentation, les relations d'usage direct de plantes sont devenues rares pour la plupart d'entre nous, pas seulement parce qu'on ne dort plus sur des paillasses de maïs ou de feuilles de hêtre, ou qu'on ne se protège plus des intempéries sous des capes de joncs. Mais les cueillettes, domestiques et professionnelles, dont Pierre Deffontaines (1933, p. 48) décrivait la quotidienneté ordinaire il y a un siècle étaient-elles les mêmes que celles d'il y a 40 ans (Bromberger et Lenclud, 1982 ; Larrère et de la Soudière, 1987) ou d'aujourd'hui (Julliard, 2019) ? Quelle place a le végétal dans les motivations des retours à la terre post-68 ou de ces dernières années ?

Phytothérapie, cures végétales, sylvothérapie, formations, initiations et stages divers : même quand ils se disent innovants, les prosélytismes végétaux autour de pratiques de bien-être ou de savoirs mobilisent toujours le registre de la retrouvaille, de la reconnexion, du rééquilibrage. Végétarisme, végétalisme, véganisme : parfois avec emballages en feuilles et couverts en bambou, la végétalisation de l'alimentation paraît imparable. Il en va de même pour la construction et l'habitat : murs et toits végétalisés, matériaux biosourcés, chauffage au bois se répandent, y compris dans les villes, où la place de l'arbre semble finalement reconnue (Corvol, 2023). En ville ou en forêt, *tree-huggers* et autres « écureuils » s'attachent aux arbres pour en empêcher l'abattage (Mouterde, 2024). Où n'ont pas encore été recensés les « arbres remarquables » ? On commence à créer des forêts cinéraires. Balades ou accrobranche, les loisirs forestiers suscitent un vif engouement. Jardinage (Dufour, 1996), permaculture, redécouvertes de variétés locales ou anciennes (ou présentées comme telles), labels d'origine, pépinières spécialisées ou fêtes des plantes font florès. C'est vrai aussi pour la botanique, mais quand le « portable » est plus souvent

dans la poche que la loupe, quelles sont les nouvelles manières de rencontrer la plante et de l'apprendre ?

D'ailleurs, est-ce avec toute plante que nous espérons de nouvelles rencontres ? L'impossibilité d'individuer le végétal n'est jamais autant sensible que devant « les espèces invasives » avec lesquelles nous avons tant de mal à coexister (Roussier du Lac, 2024 ; Tassin, 2014). Un véritable tournant végétal s'opère-t-il ? Quel utilisateur de dérivés d'hydrocarbures a conscience qu'ils furent des plantes ? Mais quel est le bilan social et environnemental des biocarburants ? Le verdissement de l'économie est-il plus que du *greenwashing* ? Comment évoluent les attitudes devant les éventualités de rencontres avec des OGM végétaux ? L'obligatoire compostage des déchets verts est-il toujours apprécié ? En un retour à la possible origine primordiale de la domestication végétale (Amzallag, 2023), le compostage humain sera-t-il adopté ? Le poinsettia (*Euphorbia pulcherrima*) cloné de Noël est-il encore vraiment une plante ? Et le « sapin » ? La plante (ou sa représentation plastifiée) qui paraît promettre une rencontre en personne ne pourrait-elle pas poser un lapin ?

Divers points évoqués ici furent abordés lors de précédentes sessions du séminaire, notamment *L'arbre dans l'usage et l'imaginaire du monde* (2002), *Les plantes des femmes* (2006), *Les plantes et l'effroi* (2011), *Les plantes « manipulées » : morales du végétal ?* (2015), *Quand on fait parler les plantes* (2016), *Une balade en forêt ?* (2021). Se pencher maintenant sur les questions dont l'enchevêtrement (buissonnant, rhizomatique, vasculaire, spongieux...) vient d'être ébauché permet de rester dans la lancée de l'impulsion fondatrice donnée par Pierre Lieutaghi. Dans ses ultimes conversations, au fait des tendances intellectuelles actuelles mais persuadé, comme Théophraste, qu'il faut « s'intéresser à la plante *pour elle-même* », il faisait mine de s'interroger, entre irritation et amusement : serions-nous des plantes qui s'ignorent ?

Jean-Yves Durand

avec les contributions d'Élise Bain, Raphaëlle Garreta,
Pascal Luccioni, Pauline Mayer de Boisgelin et Danielle Musset.



Augusto Bobone, *Berger portugais*, 1900.

Bibliographie

- AMZALLAG Nissim (2023), *Les graines de l'au-delà. Domestiquer les plantes au Proche-Orient*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- LAPLANTE Julie & BRUNOIS-PASINA Florence (org.) (2020), « Devenir-plante : enlacements et attachements », *Anthropologie et sociétés*, vol. 44-3.
- BARUA Maan (2023), « Plantationocene: A Vegetal Geography », *Annals of the American Association of Geographers*, vol. 113-1.
- BASTOS Cristiana (2024), « Plant-people Intimacies: Sugar Canes, Pineapples and the Memory of Migration in Hawai'i », *Journal of Ethnobiology*, vol. 44-1.
- BASTOS Cristiana & HEATH Deborah (2024), « Plant-Anthropo-Genesis », in A. Paredes, S.Chao, A.L. Araya (org.), *Intervention Symposium – Plantation Methodologies: Questioning Scale, Space, and Subjecthood*, *Antipode. A radical journal of geography* (en ligne).
https://antipodeonline.org/wp-content/uploads/2023/12/12_Bastos-and-Heath.pdf
- BERTRAND Aliénor (2018), « Penser comme une plante : perspectives sur l'écologie comportementale et la nature cognitive des plantes », A. Bertrand (org.), *Cahiers Philosophiques*, n° 153, Le végétal, savoirs et pratiques.
- BIEGLER Robert (2018), « Insufficient evidence for habituation in *Mimosa pudica*. Response to Gagliano et al. (2014) », *Oecologia*, n° 186.
- BIRD Christopher & TOMPKINS Peter (1975), *La vie secrète des plantes*, Robert Laffont.
- BLAIS Hélène (2023), *L'empire de la nature. Une histoire des jardins botaniques coloniaux (Fin XVIII^e siècle – années 1930)*, Champ Vallon.
- BOUMEDIENE Samir (2016), *La colonisation du savoir : Une histoire des plantes médicinales du « Nouveau Monde » (1492–1750)*, Éditions des Mondes à Faire.
- BRETIN Denis & BONZON Laurent (2006), *Éden*, Éditions du Masque.
- BRIANT Pierre (1996), *Histoire de l'empire perse. De Cyrus à Alexandre*, Fayard.
- BROMBERGER Christian & LENCLUD Gérard (1982), « La chasse et le cueillette aujourd'hui. Un champ de recherche anthropologique ? », *Études Rurales*, n° 87-88.
- BRULÉ Pierre (2012), *Comment percevoir le sanctuaire grec : une analyse sensorielle du paysage sacré*, Les Belles Lettres.
- BURGAT Florence (2020), « Qu'est-ce qu'une plante ? Essai sur la vie végétale », Odile Jacob.
- CAZALAS Inés & FROIDEFOND Marik (org.) (2014), *Le Modèle végétal dans l'imaginaire contemporain*, Presses Universitaires de Strasbourg.
- CHANSIGAUD Valérie (2014), *Une histoire des fleurs, entre nature et culture*, Delachaux et Niestlé.
- CHAO Sophie (2022), « (Un)Worlding the Plantationocene: Extraction, Extinction, Emergence », *eTropic*, vol. 21-1.
- COCCIA Emanuele (2016), *La Vie des plantes. Une métaphysique du mélange*, Payot et Rivages.
- CORTÈS Édouard (2020), *Par la force des arbres*, Les Équateurs.
- CORVOL Andrée (2023), *L'arbre dans la cité. Histoire d'une conquête. XVII^e-XXI^e siècle*, Le Pommier.
- CROSBY Alfred (1972), *The Columbian Exchange: Biological and Cultural Consequences of 1492*, Greenwood Press.
- CULLINAN Cormac (2011), *Wild Law: A Manifesto for Earth Justice*, Green Publishing.
- DALLA BERNARDINA Sergio (2020), *La langue des bois. L'appropriation de la nature entre remords et mauvaise foi*, Publications scientifiques du Muséum.
- DEFFONTAINES Pierre (1933), *L'homme et la forêt*, Gallimard.
- DESPRET Vinciane (2012), *Que diraient les animaux, si... on leur posait les bonnes questions ?*, La Découverte/Les Empêcheurs de penser en rond.
- DESPRET Vinciane (2019), *Habiter en oiseau*, Actes Sud.
- DUFOUR Annie-Hélène (1998), « Une passion pacifique : le jardinage », in C. Bromberger (org.), *Passions ordinaires. Du match de football au concours de dictée*, Bayard.
- DUBREUIL Catherine-Marie (2014), *Libération animale et végétarisation du monde. Ethnologie de l'antispécisme français*, Comité des Travaux Historiques et Scientifiques.
- FILTEAU-CHIBA Gabrielle (2018), *Encabanée*, Éditions XYZ.
- FONTEZ Mathilde (2024), « La légende et le réel », *Epsilon*, n° 42.
- GAGLIANO Monica (2018), *Thus Spoke the Plant. A Remarkable Journey of Groundbreaking Scientific Discoveries and Personal Encounters with Plants*, North Atlantic Books.

- GILBERT Elizabeth (2014), *L'Empreinte de toute chose*, Calmann-Lévy.
- GOODY Jack (1994), *La culture des fleurs*, Seuil.
- GALLAY-KELLER Mathilde, REUBI Serge & ROUSTAN Mélanie (org.) (2024), *Gradhiva*, « Collectionner le vivant », n° 36.
- GRIMAL Pierre (1943), *Les jardins romains à la fin de la République et aux deux premiers siècles de l'Empire. Essai sur le naturalisme romain*, Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fascicule 155.
- HARAWAY Donna (2015), « Anthropocene, Capitalocene, Plantationocene, Chthulucene: Making Kin », *Environmental Humanities*, vol. 6-1.
- HAUDRICOURT André-Georges (1962), « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui », *L'Homme*, vol. 2-1.
- HERMITTE Marie-Angèle (2011), « La nature, sujet de droit ? », *Annales, Histoire, Sciences sociales*, 2011/1.
- HIERNAUX Quentin (2020), *Du comportement végétal à l'intelligence des plantes ?*, Librairie Quae.
- HIERNAUX Quentin (2021), *Philosophie du végétal. Botanique, épistémologie, ontologie*, Vrin.
- HILLEBRECHT Tabios, LEAH Anna & BERROS María Valeria (org.) (2017), « Can Nature Have Rights? Legal and Political Insights », *RCC Perspectives: Transformations in Environment and Society*, n° 6.
- HOLMES Seth (2024), *Fruits frais, corps brisés. Les ouvriers agricoles migrants aux États-Unis*, CNRS Éditions.
- HUNZINGER Claudie (1973), *Bambois la vie verte*, Stock.
- JULLIAND Claire, PINTON Florence, GARRETA Raphaële & LESCURE Jean-Paul (2019), « Normaliser le sauvage : l'expérience française des cueilleurs professionnels », *EchoGéo*, n° 47.
- KALLHOFF Angela, DI PAOLA Marcello & SCHÖRGENHUMMER Maria (2018), *Plant Ethics Concepts and Applications*, Routledge.
- KARST Justine, JONES M.D. & HOEKSEMA J.D. (2023), « Positive citation bias and overinterpreted results lead to misinformation on common mycorrhizal networks in forests », *Nature Ecology & Evolution*, vol. 7, p. 501-511.
- KECK Frédéric, REGEHR Ursula & WALENTOWITZ Saskia (org.) (2015), « Anthropology and the ontological turn », *TSANTSA*, n° 20.
- KOHN Eduardo, (2017), *Comment pensent les forêts*, Zones Sensibles.
- LAPLANTE Julie & BRUNOIS-PASINA Florence (org.) (2020), « Présentation. Entre dormance et efflorescence en anthropologie : l'onthos du végétal en question », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 44-3.
- LARMAGNAC-MATHERON Octave (2022a), « L'horreur du végétal dans la littérature », *Philosophie Magazine*, hors-série, n° 53.
- LARMAGNAC-MATHERON Octave (2022b), « Aux racines de la démocratie végétale », *Philosophie Magazine*, hors-série, n° 53.
- LARRÈRE Raphaël & DE LA SOUDIÈRE Martin (1985), *Cueillir la montagne. Plantes, fleurs, champignons en Gévaudan, Auvergne, Cévennes et Limousin*, La Manufacture.
- LAWRENCE Anna (2022), « Listening to plants: Conversations between critical plant studies and vegetal geography », *Progress in Human Geography*, vol. 46-2.
- LEPELTIER Thomas (2019), « Végétaux, faut-il leur accorder des droits ? » *Sciences humaines*, n° 311.
- LEQUEUX Emmanuelle (2024), « Des œuvres pour communier avec la nature et le vivant », *Le Monde*, 08/08/2024.
- LIEUTAGHI Pierre (2020), *La surexplication du monde*, Actes Sud.
- LUCCIONI Pascal (2020), « Lycurgue enlacé par la vigne. Réflexions sur les matières végétales et animales dans l'imaginaire grec antique », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 44, n° 3.
- MAGNANON Sylvie (2015), *Les botanistes. Contribution à une ethnologie des passions naturalistes*, L'Harmattan.
- MAGNIN Léo (2024), *La vie sociale des haies. Enquête sur l'écologisation des mœurs*, La Découverte.
- MANCUSO Stefano & VIOLA Alessandra (2018), *L'Intelligence des plantes. Comment les plantes ont déjà inventé notre avenir !*, Albin Michel.
- MARDER Michael (2020), « Vertimus. Dix thèses sur le devenir-plante », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 44, n° 3.
- MARDER Michael (2021), *La pensée végétale – Une philosophie de la vie des plantes*, Les Presses du Réel.
- MARIANI Léo (2024), *Devenir hétéronomes. Sur la pluralité des mondes*, Mimésis.

- MARKEL Kaisey (2020), « Lack of evidence for associative learning in pea plants », *eLife* 9, en ligne, <https://elifesciences.org/articles/57614>
- MAYER Pauline (2015), *De l'herbe à l'aliment. Ethnographie du renouvellement de la cueillette et de la consommation de plantes sauvages alimentaires en Haute-Provence*, Muséum national d'histoire naturelle. <https://wikidoc.fm/fr/nature-milieu-naturel/flore/plantes-comestibles/6363-pauline-mayer-herbe-aliment-finalb2/file>
- MEYER Kathleen (2001 [1989]), *Comment chier dans les bois : Pour une approche environnementale d'un art perdu*, Edimontagne.
- MODICK Klaus (2021 [1984]), *Mousse*, Éditions Rue de l'Échiquier.
- MORIZOT Baptiste (2016), *Les Diplomates : cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*, Éditions Wildproject,
- MORIZOT Baptiste (2020), *Raviver les braises du vivant : un front commun*, Actes Sud et Éditions Wildproject.
- MORVILLEZ Éric (org.) (2014), *Paradeisos. Genèse et métamorphose de la notion de paradis dans l'Antiquité*, De Boccard.
- MOUTERDE Perrine (2024), « En forêt comme en ville, pourquoi les Français s'attachent aux arbres », *Le Monde*, 06/10/2014.
- PHILIPPE Marc (2019), « Mais où les plantes ont-elles la tête ? », *La Garance voyageuse*, n° 122.
- PHILOSOPHIE MAGAZINE (2022), « Vivre et penser comme un arbre », hors-série, n° 53.
- PIHEN Alexandra (2024), « La vie secrète des arbres : la théorie s'effondre », *Epsilon*, n° 42.
- PONTI Claude (1992), *L'arbre sans fin*, L'École des Loisirs.
- POWERS Richard (2018), *L'arbre-monde*, Le Cherche-Midi.
- RAVIS-GIORDANI Georges (1993), « La relation à l'animal : un jeu sur la distance », in B. Lizet et G. Ravis-Giordani (org.), *Des bêtes et des hommes. Le rapport à l'animal : un jeu sur la distance*, Comité des Travaux Historiques et Scientifiques.
- ROUSSIER DU LAC Marianne (2024), *La compagnie des invasives*, Le Pommier.
- SAURON Gilles (2000), *L'histoire végétalisée : ornement et stratégie politique à Rome*, Picard.
- SELOSSE Marc-André (2024), *Nature et préjugés. Convier l'humanité dans l'histoire naturelle*, Actes Sud.
- SIMARD Suzanne (2022), *À la recherche de l'arbre-mère. Découvrir la sagesse de la forêt*, Dunod.
- SIMARD Suzanne, PERRY D.A., JONES M.D., MYROLD D.D., DURALL D.M. & MOLINA R. (1997), « Net transfer of carbon between tree species with shared ectomycorrhizal fungi », *Nature*, n° 388.
- STÉPANOFF Charles (2024), *Attachements. Enquête sur nos liens au-delà de l'humain*, La Découverte.
- STÉPANOFF Charles & VIGNE Jean-Denis (org.) (2018), *Hybrid Communities. Biosocial Approaches to Domestication and Other Trans-species Relationships*, Routledge.
- STONE Christopher (2017), *Les arbres doivent-ils pouvoir plaider ?*, Le passager clandestin.
- TASSIN Jacques (2014), *La grande invasion : Qui a peur des espèces invasives ?*, Odile Jacob.
- TASSIN Jacques (2016), *À quoi pensent les plantes ?*, Odile Jacob.
- TASSIN Jacques (2018), *Penser comme un arbre*, Odile Jacob.
- THOREAU Henry David (2027 [1854]), *Walden ou la vie dans les bois*, Albin Michel.
- TSING Anna (2017), *Le Champignon de la fin du monde : sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*, La Découverte.
- VELUT Christine (2000), « L'opinion changée quant aux fleurs » ? Les historiens et la « culture des fleurs » : un terrain par trop délaissé », *Revue d'Histoire Moderne & Contemporaine*, vol. 47, n° 4.
- VIGARELLO Georges (2018), « Le végétal, de la sensibilité à l'imaginaire », *Le Monde*, 17/08/2018.
- VIVEIROS DE CASTRO Eduardo (2021), *Le regard du jaguar : Introduction au perspectivisme amérindien*, Éditions La Tempête.
- WOHLLEBEN Peter (2017), *La Vie secrète des arbres. Ce qu'ils ressentent. Comment ils communiquent*, Les Arènes.
- ZAUGG Julie (2025), « Le cauchemar des migrants employés dans les fermes britanniques », *Le Monde*, 02/01/2025.
- ZHONG MENGAL Estelle (2021), *Apprendre à voir. Le point de vue du vivant*, Actes Sud.

Jeudi 2 octobre 2025

Salle de la Bonne Fontaine, Forcalquier

08:30 – Accueil.

09:00 – Mot d’ouverture par **Antonin Chabert**, directeur du Musée de Salagon, **Élise Bain**, coordinatrice du séminaire et **Jean-Yves Durand**, membre du comité scientifique du séminaire.

09:30 – *Sur une rencontre ancienne avec les plantes : métaphore zoologique et altérité végétale dans l’Historia plantarum de Théophraste.* **Alessandro Buccheri**, helléniste, École Pratique des Hautes Études.

10:15 – *Les plantes sont-elles des animaux comme les autres ? Une nouvelle rencontre avec le végétal au IV^e siècle avant notre ère.* **Samuel Dumont**, doctorant en philosophie ancienne, Sorbonne Université.

11:00 – Pause.

11:15 – « *Serions-nous des plantes qui s’ignorent ?* » *Le médecin et la scammonée purgative.* **Jean-Michel Rietsch**, membre de l’Institut de recherche en Langues et Littératures Européennes (ILLE), Université de Haute-Alsace, Mulhouse.

12:00 – Repas.

14:00 – *Rencontres en terre inconnue : la culture du thé dans le Caucase russe (1840-1940).* **Camille Neufville**, doctorante en histoire contemporaine, Université de Strasbourg.

14:45 – *Plantations, mémoire diasporique et culture d’une plante : la canne à sucre à Madère et l’ananas aux Açores.* **Cristiana Bastos**, anthropologue, Université de Lisbonne.

15:30 – Pause.

15:45 – *Les relations au végétal à Yaoundé : entre passé et présent, l’intime et le collectif.* **Sébastien Jacquot**, maître de conférences en géographie, Université Paris 1 Panthéon Sorbonne, EA EIREST, **Marie Morelle**, professeure de géographie, Université Lumière Lyon, UMR 56 000 EVS et **Stéphane Eloundou**, artiste plasticien.

16:30 – *Capacités extra-botaniques : agentivité végétale et extractivisme relationnel en Amazonie.* **Karen Shiratori**, anthropologue et chercheuse postdoctorale à l’Université de Coimbra et **Emanuele Fabiano**, anthropologue et chercheur postdoctoral à l’Université de Barcelone.

17:15 – Fin de la journée à la salle de la Bonne Fontaine.

17:45 – Pot à Salagon et visite libre des jardins, des expositions et de la librairie.

19:00 – Fermeture du site de Salagon.

Vendredi 3 octobre 2025

Salle de la Bonne Fontaine, Forcalquier

08:30 – Accueil.

09:00 – *Nommer, représenter, rencontrer le végétal en littérature.* **Jaquier Claire**, professeure de littérature française, Université de Neuchâtel, Suisse.

09:45 – *Agentivité végétale et performativité rituelle : la sauge blanche dans les pratiques néo-chamaniques contemporaines.* **Denise Lombardi**, anthropologue, chargée de conférences à l'EPHE-PSL et docteur associée au GSRL-UMR 8582 CNRS EPHE-PSL.

10:30 – Pause.

10:45 – *Les liens société-forêt se transforment rapidement en dégradant la relation société-forestiers. Analyses et conditions d'un retissage harmonieux.* **Hervé Le Bouler**, consultant forestier indépendant, Interface forêt et **Barbara Blin-Barrois**, chercheuse en coopération territoriale, association Couleur Forêt.

11:30 – *Une exploration autour des morts forestières dans les forêts dépérissantes du Livradois.* **Michaël Ricchetti**, doctorant en anthropologie, LAPSCO-CNRS / UMR SILVA.

12:15 – Repas.

14:00 – *Cohabiter avec le sauvage : la cueillette encadrée comme dispositif éthique de rencontre végétale.* **Fabienne Gilbertas**, administratrice pour l'association française des professionnels de la cueillette de plantes sauvages (AFC), formatrice et cueilleuse, et **Émilie Pascal** coordinatrice de l'AFC.

14:45 – *La gestion de la vie des sols : un point de passage obligé pour un système-vigne durable ?* **Pauline Balthazar**, doctorante-salariée en thèse CIFRE, à l'université de Montpellier 3 Paul-Valéry, UMR SENS, employée par le syndicat viticole de l'AOC Cornas.

15:30 – Pause.

15:45 – *Cueillettes commerciales de plantes sauvages & Viticulture « nature ». Les nouvelles chaînes de valeurs du vivant.* **Raphaëlle Garreta** et **Christelle Pineau**, ethnologues, Conservatoire botanique national des Pyrénées et Midi-Pyrénées.

16:30 – Fin de la journée dans la salle de la Bonne Fontaine

16:45 – Au musée de Salagon, visite libre des jardins, des expositions et de la librairie.

19:00 – Fermeture du site de Salagon.

Samedi 4 octobre 2025

Musée de Salagon

08:45 – Accueil au musée de Salagon.

09:00 – *Herbo'monde : travailler la relation aux plantes à l'école primaire en diversifiant la nature des rencontres.* **Jean-Yves Léna**, maître de conférence en éducation au développement durable, Laboratoire GEODE, UMR 5602 CNRS, Université Toulouse Jean Jaurès, INSPE TOP, SFR, AEF, et **Michèle Ginoulhiac**, PRAG arts plastiques, docteure en sciences de l'art, Laboratoire LLA Créatis, Université Toulouse Jean Jaurès, INSPE SFR, AEF.

.

09:45 – *Apprendre sans cueillir. Modèles de Brendel et transmission du savoir.* **Thomas Beyer**, directeur du Pôle muséal et culturel de l'Université de Liège.

10:30 – *Les plantes exotiques seront-elles chassées du paradis terrestre ?* **Marianne Roussier du Lac**, sociobotaniste, autrice et marcheuse urbaine.

11:15 – *À la recherche d'une « intimité » avec les plantes, balade (anecdo)botanique.* **Claude Marco**, anecdobotaniste.

12:00 – Fin du séminaire. Repas dans les jardins pour celles et ceux qui auront retenu.

Fiche d'inscription

Nouvelles rencontres avec la plante

Jeudi 2, vendredi 3 et samedi 4 octobre 2025

Lieu : Salle de la Bonne Fontaine à Forcalquier et musée de Salagon

Nom, prénom : _____

Adresse : _____

Téléphone : _____

Mail : _____

Profession : _____

Lieu de travail (si en relation avec l'ethnobotanique) : _____

Intérêt et expérience en ethnobotanique : _____

m'inscris par la présente au 23^e séminaire d'ethnobotanique. Je participerai aux journées du jeudi 2, vendredi 3 et samedi 4 octobre 2025.

Tarif étudiants et demandeurs d'emploi : je joins un chèque de 25 € pour participer à l'ensemble du séminaire, merci de joindre la photocopie d'un justificatif d'inscription en cours de validité, ainsi que d'une pièce d'identité.

Tarif normal : je joins un chèque de 60 € pour participer à l'ensemble du séminaire, sans les repas.

Tarif à la journée : je joins un chèque de 25 € pour participer à la journée de jeudi et de vendredi, sans les repas. Journée suivie :

jeudi

vendredi

Tarif pour chaque repas : 17 euros. Je joins un chèque à l'ordre de Lesly Parard (nom du traiteur végétarien et bio) pour participer au repas de :

jeudi midi

vendredi midi

samedi midi

Je désire recevoir une facture.

Le chèque d'inscription au séminaire doit être libellé à l'ordre de Madame le Régisseur de Salagon et renvoyé avec la fiche d'inscription au Musée de Salagon, 04300 Mane.

Date :

Signature :

Informations concernant l'inscription

Merci de renvoyer votre fiche d'inscription et votre chèque au musée de Salagon, 04300 Mane, **avant le vendredi 26 septembre 2025.**

Les réservations seront effectives à réception de ces deux documents.

Aucun remboursement ne pourra être effectué.

Si vous souhaitez réserver des repas et des nuitées dans la région, ou encore connaître les horaires de bus, merci de contacter l'Office de Tourisme de Forcalquier au 04 92 75 10 02.

**Les jeudi et vendredi se dérouleront salle de la Bonne Fontaine
à Forcalquier. Le samedi matin aura lieu dans les jardins du musée de Salagon.**